Le futur Gouvernement allemand serait le Ministère de la crise

Quelle que soit la personnalité du Chancelier que le Président von Hindenburg désignera officiellement, mardi ou mercredi, il est certain que l'on procèdera en même temps à un large remaniement du Ministère, afin de mieux édifier la nouvelle politique du Cabinet présidentiel et autoritaire.

A cette occasion, des sondages officieux, strictements secrets, auraient été entrepris auprès de certains partis politiques, en particulier du centre et des nationaux allemands.

M. Alfred Hugenberg aurait formulé des désirs très précis. Le chef nationaliste aurait demandé, en effet, de faire partie lui-même du nouveau gouvernement et de centraliser en sa personne **les quatre principaux ministères économiques**, c'est-à-dire l'économie publique, le travail, l'alimentation et les finances.

Ce Ministère serait appelé « Ministère de la crise », et si ce projet était **mis en pratique**, M. Hugenberg deviendrait en fait, le « Dictateur économique » de l'Allemagne.

L'ÉPILOGUE D'UN DRAME ATROCE EN RUSSIE

On mande de Moscou, qu'en Oural, à Swierdlowsk, a commencé un procès intenté à des paysans qui ont assassiné deux jeunes garçons de 9 et 13 ans.

Les deux victimes faisaient partie des Eclaireurs rouges et avaient dénoncé leurs parents ainsi que plusieurs fermiers de leur village, qui avaient dissimulé aux autorités soviétiques des réserves de blé et des armes.

Au cours d'un procès, l'aîné des enfants avait témoigné contre son père, demandant une peine très sévère. Le père fut déporté. Les paysans, indignés, lynchèrent les enfants dont les cadavres furent retrouvés dans une forêt.

Le procès actuel est vivement commenté par la presse soviétique, qui voit en ces deux jeunes garçons, des héros de la lutte de classes.

LES SECRÉTAIRES DE MAIRIE CONTRE LES RÉDUCTIONS DES TRAITEMENTS

Le président de l'Association Générale des Secrétaires de mairie de France et **des Colonies** vient d'adresser au **président de la Commission des finances de la Chambre**, une protestation contre le texte de l'article 91 de la loi des finances **par lequel le Gouvernement entend faire supporter aux traitements du personnel des villes et des communes, le même abattement qu'à ceux des fonctionnaires.**

LE PALMARÈS DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Dans le palmarès de la Société Protectrice des Animaux, dont la lecture sera faite aujourd'hui au grand amphithéâtre de la Sorbonne, nous remarquons les noms suivants :

Prix du ministre de l Marine. — Médaille d'argent : **M. Oger, juge au Tribunal de Montreuil-sur-Mer.**

Concours de propagande. — Prix du ministre de la Guerre : Médaille de bronze : **M. Dauchel, à Boulogne,** dix adhésions.

Médaille de bronze : **M.M. Loron, à Dunkerque ; Roger, à Ficheux** (Pas-de-Calais).

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — Lundi 28 novembre. — Soleil : lever, 7 h. 20 ; coucher, 15 h. 57 ; Lune : lever, 8 h. 21 ; coucher, 15 h. 44. Aujourd'hui : Saint-Sosthène. — Demain : Saint-Saturnin.

MÉTÉOROLOGIE. — **Station de Lille.** — Observations faites le 27 novembre, à 9 h. : Baromètre : 757 mm. 1 ; baisse depuis la veille, à 18 h. : 0 mm. 2 ; Thermomètre Fronde : 7.3 ; Minima : 5.5 ; Etat hygrométrique : 80 ; Hauteur d'eau tombée depuis la veille, à 18 h. : 1 mm. 5 ; Direction du vent : Sud-Ouest ; Force : Assez fort ; Direction des nuages : Sud-Ouest ; Etat du ciel : Nuageux ; Temps probable pour lundi : Très frais ; assez beau.

PRÉVISIONS DE L'OFFICE NATIONAL. — **Région Nord.** — Temps passable ; Ciel, trois quarts couvert ; Eclaircies passagères ; Quelques averses ; Vent du secteur Nord-Ouest, assez fort, grains — Minimum en baisse de 4 degrés.

DE PASSAGE. — Hier après-midi, à 15 h. 10 par le Pullmann venant de Paris, est arrivé en Gare Maritime de **Calais**, le sénateur Marconi, le grand savant italien et célèbre vulgarisateur de la T.S.F. accompagné de sa femme la marquise Marconi. Après avoir été saluées par M. Parenty, commissaire spécial, les deux personnalités se sont embarquées à bord du paquebot « Canterbury », de 15 h. 45 pour Douvres.

Le sénateur Marconi et sa femme vont séjourner plusieurs mois à Londres au Splendid-Hôtel, près de Green-Park.

Rappelons que le savant Marconi est passé souvent à **Calais**, notamment en 1925, à bord de son yacht « **Electra** » au moment où il faisait des expériences dans le détroit du **Pas-de-Calais**.

— Hier, après-midi, à 14 h. 10, le paquebot anglais « Canterbury » venant de Douvres a amené à **Calais-Maritime**, M. Sacha Guitry, l'auteur dramatique à succès.

Le fils du regretté grand comédien Lucien **Guitry**, revenait de Londres avec sa troupe en tête de laquelle se trouvait l'excellente comédienne Mlle Germaine Dubacq.

M. **Sacha Guitry** après avoir été salué par M. Parenty, commissaire spécial, a pris place dans le Pullman de 14 h. 30, pour Paris.

Le Congrès de la Fédération du Nord de la Ligue des Droits de l'Homme à Lille

Dimanche matin, à 9 h. 30, dans une des salles de la mairie de Lille, s'est ouvert le congrès de la Fédération du Nord de la Ligue des Droits de l'Homme, congrès rehaussé par la présence de M. Damaye, membre du Comité central et président de la Fédération de l'**Aisne** et de M. Boutté, de la Fédération du **Pas-de-Calais** ; de M. Philippeau, président d'honneur de la Fédération.

Après l'exposé des affaires dans lesquelles la ligue a eu à intervenir cette année, après la lecture du rapport moral et financier, le **bureau de la Fédération du Nord pour l'année 1932-33** a été renouvelé ainsi qu'il suit, après qu'une manifestation de sympathie très chaleureuse fut faite à

Le Bureau du Congrès pendant le discours de Mme DEGHILAGE, Vice-Présidente de la Fédération du Nord

Mme Déghilage, vice-présidente, pour son action et son dévouement pendant l'année écoulée, en remplacement de M. Hirsch, président, décédé et regretté : président, Léon Huisman ; vice-présidents, Mme Déghilage, N. Lefebvre, Régnier, président de la section de Cambrai ; secrétaire général, André Lesaffre ; trésorier fédéral, Albert Chevalier ; secrétaire adjoint, L. Mahié ; trésorier adjoint, Raymond Dehertogh.

Après un banquet au Métropole, où régna la plus fraternelle cordialité, et où de nombreux discours furent très applaudis, le Congrès, rentrant en séance, adopta à l'unanimité les vœux suivants, après échange de vues :

I. « Le Congrès de la Fédération du Nord de la Ligue des Droits de l'homme, demande l'examen des dossiers de nature à éclairer l'opinion publique sur les responsabilités éventuelles de la France en ce qui concerne les causes qui ont pu amener la guerre de 1914-18. Lui demande également de publier dans les cahiers la position de la Ligue au **sujet des** responsabilités. »

II. « Le Congrès de la Ligue des Droits de l'homme regrette, pour le passé, que le traité de Versailles n'ait pas réalisé un plus complet désarmement de l'Allemagne et n'ait pas, en même temps, imposé à tous les autres états l'obligation de réaliser le même désarmement, par brèves étapes ne dépassant pas, ensemble, trois ou quatre années.

« Regrette qu'aucune suite n'ait été donnée à l'invitation faite par le traité de Versailles à la Société des Nations, de s'occuper de la fabrication privée des munitions et du matériel de guerre, afin d'en éviter les fâcheux effets ; exige, comme suite à l'invitation faite, que dès maintenant soient partout interdits l'industrie et le commerce privés des armements ; demande en ce qui concerne l'avenir prochain, que tous les états autres que l'Allemagne soient désarmés sur le même modèle qu'elle, immédiatement ou, du moins, par brèves étapes ne dépassant pas, ensemble, trois ou quatre années ; et qu'ensuite tous les états, y compris l'Allemagne et ses anciens alliés, ne disposent plus que de forces réduites pour le seul maintien de l'ordre intérieur.

« Ne compte, pour imposer aux gouvernants ce désarmement véritable, que sur l'énergique pression des masses populaires ; souhaite que toutes les autres ligues nationales participent vigoureusement à cette action généreuse, indispensable au salut de l'humanité. »

Le Congrès s'est séparé à 19 h. 30 après avoir clos ses travaux.

LE BANQUET DES MARCHANDS de beurres et œufs de la région du Nord

Les marchands de beurres et œufs de la région du Nord, qui se sont réunis le dimanche 13 novembre, en assemblée **générale**, à Lille, se sont retrouvés hier en un banquet servi à l'Hôtel Maréchal. La réunion était présidée par **M. Tapis, président du Syndicat**, qu'entouraient **à la table d'honneur MM. Fohet, inspecteur principal** du service de la répression des fraudes, délégué du Ministre de l'Agriculture ; **de Bonneville,** conseiller de préfecture, représentant M. Langeron, préfet du Nord ; Lévy, adjoint au maire de Lille ; **des Rotours,** député du Nord ; **Me Kah ; Albert Claebots,** vice-président ; **A. Huvenne,** secrétaire général ; **Jean Demeyère,** trésorier ; **Daragon, Galle, Maurice Duthoit et Léon Lemaire,** membres du bureau.

Au dessert, des toasts furent portés par le président, **M. Tapis,** qui adressa un souvenir ému à la mémoire de M. Léon Desruelle, président d'honneur. Le président, rappelant les décisions de la dernière assemblée générale, demanda la suppression du contingentement des œufs, ainsi qu'il a été obtenu pour les beurres, et réclama une politique douanière plus ouverte.

M. de Bonneville, au nom de l'Administration Préfectorale félicita le syndicat intermédiaire nécessaire entre le producteur et le consommateur, de son effort continu en vue d'écarter la fraude et de normaliser les prix.

M. des Rotours, député du Nord s'associa à cet hommage et exprima le vœu que les œufs soient compris dans la loi du cadenas, régime plus souple.

Des allocutions furent prononcées par **MM. Jean Lévy, Fohet, Me Kah** et **M. Claebots** qui, au nom du bureau syndical, félicita M. Tapis de sa nomination dans l'ordre du Mérite Agricole et lui remit un objet d'art.

Après les remerciements de M. Tapis, il fut procédé à une quête pour l'œuvre antituberculeuse.

APRÈS L'ASSASSINAT DU GARDE de Noyelles-sous-Lens

Ainsi qu'il fut signalé, le Polonais Antoine Cwojzynski, qui tua le garde Duclermortier, de Noyelles-sous-Lens, dans les circonstances que l'on connaît et dont les funérailles émouvantes ont eu lieu dimanche, a *enfin quitté l'hôpital* de Lens pour être admis à l'infirmerie de la maison d'arrêt de Béthune.

L'ambulance qui amena le bandit se rendit directement à la prison, M. Blanc, juge d'instruction, chargé de l'affaire, fut informé par un gendarme de l'arrivée du bandit. Le magistrat tenait tout prêt le mandat d'écrou.

Quelques instants après, Cwojzynski fut porté sur une civière à l'infirmerie de la prison où un lit avait été réservé à son intention.

A vrai dire, le bandit se trouve dans un état satisfaisant et ne paraît pas trop souffrir des blessures qu'il a reçues en tenant tête aux gendarmes, qui durent l'assiéger avant de s'en emparer ; il aurait pu, si on l'avait laisser faire, gagner à pied l'intérieur de la maison d'arrêt.

« Maintenant que ma liberté est ravie on peut me couper le cou, déclara Cwojzynski. »

On n'accorde que peu d'importance aux dires du bandit, qui peuvent n'être l'apparence que d'une fausse résignation. Une surveillance permanente sera d'ailleurs exercée sur le bandit.

Quelques instants après son incarcération, le bandit fut examiné par le docteur Lejeune, médecin chef de la maison pénitentiaire.

Cwojzynski qui n'a pas perdu l'appétit, accepta de s'alimenter et absorba un bol de soupe, qu'il trouva bonne.

Nous croyons savoir que dès que le bandit sera complètement rétabli, une cellule, qui renferma jadis un autre célèbre bandit, celle d'Abel Pollet, lui sera réservée

M. Blanc, juge d'instruction, qui est chargé de l'affaire, poursuit son enquête avec célérité.

Frappé d'un arrêté d'expulsion depuis 5 ans, le bandit Cwojzynski avait réussi à se maintenir en France et à y commettre, outre l'assassinat du garde Duclermortier, de nombreux cambriolages, de complicité avec les étrangers résidant dans notre région et dans d'autres endroits du territoire français.

Nous aurons probablement bientôt l'occasion de démontrer avec quels moyens l'audacieux et dangereux bandit opérait ses exploits.

UNE SEMAINE D'ÉTUDES DES JEUNESSES SOCIALISTES L'AN PROCHAIN, A LENS

En deux séances, se sont déroulées hier à Paris, les travaux du Comité National des Jeunesses Socialises.

La Fédération du Nord avait délégué M. Florimond *Lecomte*, la Fédération du Pas-de-Calais M. Maurice *Piquet*.

MM. *Renaudel, Roger Salengro, Zyromski* représentaient le Parti socialiste.

La séance du matin fut présidée par M. *Briche*, ancien militant des Jeunesses socialistes du Nord, présentement secrétaire des Jeunesses socialistes du Jura.

La séance de l'après-midi se déroula sous la présidence de M. Salengro, député du Nord.

Au cours de ses travaux, le Congrès National décida de tenir le Congrès National aux Fêtes de la Pentecôte, à Nîmes, la Semaine d'études du 14 au 21 août, à *Lens*.

DRAMATIQUE TENTATIVE DE SUICIDE D'UN GARÇON DE CAFÉ A VALENCIENNES

Un suicide qui a provoqué une certaine émotion dans la rue Vieille-Poissonnerie, à Valenciennes s'est produit dimanche matin, vers 8 h 15 dans ladite rue au numéro 17.

Un manœuvre, remplissant les fonctions d'« extra », comme garçon de café, le dimanche, Constant Thelliez, 35 ans, à la suite d'une scène de jalousie avec son amie s'est logé deux balles de revolver dans la tête. Voici dans quelles circonstances :

Zoé Carlier, 39 ans, journalière, vivait maritalement avec Constant Thelliez, mais à la suite de scènes fréquentes de jalousie elle le quitta à trois reprises différentes et il y a environ un mois, ils se réconcilièrent, et continuèrent à habiter une chambre située au premier étage du 17 de la rue Vieille-Poissonnerie.

Thelliez était occupé comme manœuvre chez MM. Brasseur et Mœns, entrepreneurs et le dimanche, il faisait « l'extra » dans un café de la place d'Armes.

Dans l'après-midi de samedi, Zoé Carlier reçut la visite d'un habitant de *Saint-Saulve* à qui elle avait demandé de lui procurer un débit de boissons ; ce visiteur lui dit de patienter. Thelliez assistait à cette conversation et comme on demandait à Zoé Carlier si elle était mariée elle répondit en montrant son ami : « c'est mon ami ».

Ce fut le départ d'une nouvelle scène, et Zoé Carlier partit en déclarant « Je ne reviendrai pas ce soir ».

Elle se rendit chez M. Baisier, 12, rue Saint-Jacques ; là, elle rencontra une Russe prénommée Weria, 18 ans, dont les parents habitent *Iwuy*.

Vers 21 h. 30, toutes deux se couchèrent, 17, rue Vieille-Poissonnerie ; Thelliez se trouvait en face, dans un café. Il rentra vers trois heures du matin et voyant son amie au lit avec une autre il lui dit : « Tu as de la chance d'être rentrée car tu en aurais vu du beau si tu n'étais pas revenue ».

Il s'est assis ensuite sur le pied du lit et a appuyé sa tête sur l'édredon.

Manœuvrant quelque chose ayant un son métallique, Zoé Carlier lui cria : « Tu ne vas pas mettre le feu au lit ». Il répondit : « Non regarde, c'est pour me tuer ».

Thelliez avait entre ses mains un revolver.

Zoé Carlier le flatta et invita son ami à déposer l'arme dans la table de nuit ; il se coucha ensuite.

Dimanche matin, vers 7 h., Thelliez se leva et à nouveau prit dans la table de nuit son revolver.

Zoé Carlier lui fit des reproches ; tu ne vas pas te suicider à ton âge et pour si peu de chose.

Il ne répondit point.

Elle s'en alla pour aller prendre du café ; il se rendit en face dans un estaminet et lorsqu'elle rentra Thelliez fit de même.

Thelliez alla cherche son revolver qu'il avai caché en-dessous de l'escalier et le montrant à son amie lui dit : Tu vois, dans une demi-heure je ne vis plus. Elle s'en alla et peu de temps après deux détonations retentissaient ; Thelliez venait de se loger deux balles de revolver dans la tête.

La police sur les lieux

M. Pas, commissaire central, en compagnie de ses agents se rendit sur les lieux.

Thelliez gisait au pied du lit, baignant dans une mare de sang ; il était dans le coma.

On manda plusieurs docteurs, mais il fut impossible d'en trouver un.

Thelliez fut alors transporté en voiture dambulance à l'Hôtel-Dieu ; là, M. le docteur Fournier, jugea son état désespéré.

La police, au cours de son enquête, apprit que Thelliez n'avait jamais eu de revolver en sa possession.

Dans la soirée, l'état de Thelliez, nous a-t-on dit à l'Hôtel-Dieu, était très grave ; on craint qu'il ne passe la nuit.

LE DRAME DE LENS

Le meurtrier avait prémédité son crime

Nous avons entretenu nos lecteurs du crime horrible commis par un jeune homme à Lens.

Parce qu'une jeune fille ne voulait pas se marier tout de suite, le Belge Auguste Gendarme, 27 ans, la tua de 12 coups de couteau, puis il se fit justice en allant se jeter sous un train.

Hier, le frère du meurtrier, Emile Gendarme, qui habite rue du Cimetière, 94, à Monforcé-Bourlet (Hainaut, Belgique), s'est présenté au commissariat de police de Lens, déclarant que par la lecture des journaux, il avait appris la triste nouvelle.

Le jeune homme remit à M. Laforge, commissaire de police, une lettre que son frère Auguste avait adressée à sa mère et à lui, quelques jours auparavant et dont voici quelques passages qui prouve que le jeune homme avait l'intention bien arrêtée de commettre son forfait.

« Cher frère, chère mère.

» Je viens vous dire que c'est fini la vie, comme je vous l'avais dit la dernière fois que je vous ai vus »

Suit l'inventaire de tous les objets lui appartenant et se trouvant dans son logement.

Cette lettre se termine par ces mots :

« Je vous embrasse pour la dernière fois, c'est elle qui l'a voulu ; elle m'a dit qu'elle aimait mieux attendre. Elle est tombée à un qui n'a pas peur et qui aimait.

» Je meurs avec joie. — Auguste ».

Hier, à 15 h., ont eu lieu, au milieu d'une nombreuse assistance, les funérailles de la victime, Gabrielle Bisschop.

La levée du corps se fit à la maison mortuaire au Camp Hollandais, route de Loison.

Précédé du drapeau du groupe de libre pensée « La Pensée Libre » et de plusieurs jeunes filles portant des fleurs et des couronnes, le cortège se rendit directement au cimetière de l'Est, où eut lieu l'inhumation.

Le deuil était conduit par le père et les deux frères de la défunte.

La terrible collision d'un autobus avec un camion à Prisches

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Samedi soir, le train d'Aulnoye ayant une demi-heure de retard, M. Louis Demade n'attendit pas la correspondance. Il partit à l'heure normale. Une seule personne était montée dans la voiture, M. Anaclet Comtesse, âgé de 56 ans, un journalier, qui est employé chez M. Marache à Landrecies et retourne chaque semaine à son domicile, au lieu dit « la Haie Catelaine », à Beaurepaire.

Un hasard extraordinaire fit que plusieurs personnes qui d'ordinaire prennent l'autobus aux différents arrêts de **Landrecies**, le manquèrent ce soir-là, quoiqu'il passât à l'heure prévue.

Deux autres personnes prirent place dans la voiture à la sortie du petit village du Favril.

C'étaient M. Clément Pinchart, âgé de 54 ans, herbager à Dourlers et sa femme Marie Renquin, née le 24 août 1881, à **Cartignies.**

Tous deux venaient de passer une journée avec leurs parents à Prisches et à Le Favril.

Un choc terrible

Les voyageurs étaient disposés de la façon suivante dans l'autobus : à droite, dans le sens de la marche, à la banquette adossée au fauteuil du conducteur se trouvait M. Contesse. A gauche, et également sur les premières banquettse se trouvaient M. et Mme Pinchart.

L'autobus venait de dépasser les dernières maisons du lieu dit « le Grand Béart » et allait aborder le virage avant d'entrer dans le village de Prisches, lorsque en sens inverse s'approcha une autre voiture, un lourd camion de déménagement chargé de vaches et appartenant à M. Caulier, de **Curgies.**

Le camion était piloté par M. Léon Mirlon, âgé de 23 ans, originaire de Wargnies et domicilié à Curgies.

Les deux chauffeurs éteignirent leurs phares et avant de se croiser allumèrent les lampes code.

La chaussée en cet endroit est assez large, mais les deux véhicules de fortes dimensions avaient exactement la place pour passer. Soudain, au moment où ils allaient se dépasser, un choc formidable se produisit.

La partie avant gauche de l'autobus avait heurté la roue et l'aile gauche du camion. Les carrosseries s'accrochèrent au passage.

Le camion n'eut que peu de dégâts, mais l'autobus se fracassa. La partie supérieure arrachée, se souleva, les voyageurs furent projetés hors de la voiture.

Dans la nuit

Un sous-officier de gardes mobiles, en garnison à **Landrecies**, *M. Menu, se rendait* en permission dans sa famille, à **Prisches.** Il arriva quelques instants après le départ de l'autobus et aussitôt emprunta une auto pour gagner Prisches.

Il arriva au « Grand Béart », quelques instants après la catastrophe.

« C'était un spectacle épouvantable, nous a-t-il dit. A côté de la toiture de l'autobus, fracassée à terre, une femme était étendue morte. Auprès d'elle, un homme, la figure ensanglantée, gémissait. C'était le mari de la victime. Un autre homme était étendu sur la route, lui aussi blessé à la tête ».

On était allé chercher M. le docteur Ramez, de Prisches, qui arriva bientôt avec le maire, M. Béthune et le garde champêtre, qui organisa un service d'ordre.

On dégagea Mme Pinchart de l'amas de bois et de ferrailles, mais tous soins étaient inutiles ; l'infortunée avait eu la gorge tranchée.

M. Comtesse était, des deux blessés, le plus gravement atteint. Il avait le nez cassé à la base et de multiples contusions. Il se plaignait de violentes douleurs à la tête. On l'emmena aussitôt dans l'auto de M. Blondeau, de Prisches, à la pharmacie du docteur Ramez, où il fut pansé avant d'être reconduit à son domicile.

M. Pinchart portait également des blessures à la tête, mais son état quoique sérieux, n'inspirait pas d'inquiétudes.

Dans la nuit noire, que trouaient les faisceaux de lumière des phares d'autos, on emporta la morte à la ferme voisine de M. Haillot, d'où on la ramena ensuite au domicile de cousins de la famille Pinchart, à la ferme Liénart, où une chambre mortuaire fut dressée.

Le Parquet sur les lieux

Le chef de brigade Alasseur, commandant la brigade de gendarmerie de Landrecies, prévenu par M. Simon Robert, arriva bientôt sur les lieux, accompagné du gendarme Pique.

Par ses soins, le Parquet d'Avesnes fut prévenu

Les premières constatations furent faites. Il apparut, dès l'abord, aux gendarmes que la responsabilité du chauffeur de l'autobus était sérieusement engagée.

En effet, d'après les traces des roues, il a pu être établi que le camion se tenait à la droite de la route lorsque vint le heurter l'autobus. Le choc fut si violent que, selon M. Mirlon Louis, le camion aurait reculé de quelques mètres. On relevait nettement, d'après les empreintes des pneus, que le chauffeur du camion avait actionné ses freins avant de croiser l'autobus.

Le Parquet d'Avesnes, représenté par MM. Timbal, substitut, et Grosjean, juge d'instruction, arriva au « Grand Béart » vers 23 heures.

La foule s'était amassée sur les lieux de l'accident.

Les magistrats interrogèrent les chauffeurs d'auto.

« J'étais à droite de la route, dit M. Mirlon, quand j'ai vu arriver une autre voiture, j'ai baissé mes phares, j'ai ralenti l'allure.

» Voyant l'auto s'avancer sur moi, j'ai freiné. Il y a eu un choc formidable. Ma voiture, sous le coup, a reculé ».

M. Léon Demade, qui paraissait vivement ému, déclara qu'il roulait à une allure de 25 km. à l'heure au moment du choc.

Les magistrats s'étonnèrent qu'à une vitesse aussi réduite la collision ait été aussi effroyable et que l'autobus n'ait pu s'arrêter que 25 mètres plus loin.

Jugeant d'après les faits, se basant sur des constatations matérielles, ils firent mettre en état d'arrestation M. Léon Demade et l'inculpèrent d'homicide et de blessures par imprudence.

Un champ de dévastation

L'aube à peine levée, hier matin, des curieux se pressaient déjà sur les lieux du terrible accident. On n'avait jusqu'alors rien touché à l'effrayant tableau, une scène de dévastation.

Des gendarmes de Landrecies qui ont fait preuve, dans leur rôle d'enquêteurs, de réelles qualités et qui avaient assumé avec l'aide du garde champêtre de Prisches un service d'ordre très utile, procédaient aux ultimes constatations. A 7 h. la chaussée était rendue à la circulation. Nous étions arrivés assez tôt pour voir intact ce champ de dévastation.

Dans le virage, arrêté à droite de la route, le lourd camion d'où l'on venait d'enlever les vaches qu'il transportait, avait son flanc gauche baillant. Le choc s'était produit sur le chapeau de roue et l'aile de la voiture, qui étaient arrachés, écrasés. Les deux carrosseries s'étaient ensuite accrochées. Celle du camion résista. Celle de l'autobus vola en éclats. Sur la route ce n'étaient que morceaux de bois, barres de fer, tringles de nickel ; partout et sur une longueur de 20 mètres, jusqu'à l'endroit où s'était arrêté l'autobus, le sol et les côtés de la route étaient jonchés de débris.

A quelques mètres en arrière du camion, la toiture et l'arrière de la carrosserié gisaient à terre. Quelques mètres plus loin, l'autobus, ce qui en restait plutôt, un châssis démoli sur toute sa partie *gauche et surmonté de quelques sièges* branlants. Des banquettes avaient été projetées hors de la voiture, d'autres gisaient en arrière, sous la capote.

L'état des victimes

Vers 7 heures, un homme le visage bandé, venant de Le Favril, s'arrêta auprès des débris de l'autobus et se mit à pleurer en voyant à terre une large flaque de sang. C'était M. Pinchart, qui reconnaissait l'endroit où sa femme était tombée morte.

Le pauvre homme ne gardait plus de souvenirs de l'accident.

« Je vais à Prisches chercher un cercueil pour ma pauvre femme, nous dit-il. Ma fille, âgée de 22 ans, a été prévenue à Dourlers, où elle était restée dans notre maison. Je voudrais que sa mère soit mise en bière avant son arrivée, afin d'épargner à la pauvre petite un horrible spectacle ».

L'état de M. Pinchart est assez satisfaisant, par contre, M. le docteur Ramez ne peut encore se prononcer sur l'état de M. Comtesse ; on craint que les blessures que ce dernier porte à la tête n'entrainent des complications.

Les funérailles de Mme Pinchart-Renquin auront lieu mercredi, à 10 h., à Cartignies, où elle avait manifesté le désir d'être enterrée.

Un point capital à élucider

Louis Demade, le chauffeur de l'autobus, a passé la journée d'hier dans une cellule de la gendarmerie de Landrecies. Il sera ce matin écroué à la maison d'arrêt d'Avesnes.

Demade, âgé de 24 ans, marié, demeurait à Bousies, rue de Landrecies. Il y a huit jours, il a quitté sa femme pour venir demeurer en garni à Avesnes.

Au cours de la journée d'hier, le chef Alasseur et le gendarme Pique ont continué leur enquête, faisant preuve d'une inlassable activité. Il est difficile actuellement encore d'établir la vitesse à laquelle roulait l'autobus, mais il est un autre point capital que la perspicacité des gendarmes a mis en relief et qu'ils s'emploient à élucider. Certaines personnes ont en effet déclaré que le chauffeur Demade était samedi soir en état d'ébriété. La chose est à contrôler, elle est grave et importante pour le déroulement de l'action judiciaire.

Ce terrible accident qui faillit de peu tourner en catastrophe — sans le retard du train d'Aulnoye, l'autobus eut été chargé de nombreux voyageurs — a péniblement ému la population dans la région.

On a donné à la collision des causes multiples et sans doute fantaisistes. Certes, la largeur des deux véhicules rendait le croisement assez diffile, mais apparemment, *il y avait place suffisante pour* passer.

Un témoin, digne de foi, déclare que, quelques minutes après l'accident, le chauffeur Demade lui a déclaré qu'il avait été ébloui par les lanternes du camion.

Excès de vitesse ? Manque de sang-froid ? Dérapage ? Attendons pour être fixé que le chauffeur Demade s'explique convenablement, car lors de son premier interrogatoire il était sous le coup d'une telle émotion, que l'on ne peut rien retenir de sa déposition.

L. B.

LES ACCIDENTS DE LA ROUTE

Un motocycliste tué par un camion, à Bouchain

Pour la seconde fois en quinze jours, la petite ville de **Bouchain**, vient d'être le théâtre d'un terrible accident de la route, qui a causé la mort d'un homme de 24 ans, fils d'un entrepreneur de Saint-Hilaire.

Il était environ 13 heures, une camionnette du service « Ultra Rapide », de la maison Lapage à **Orchies**, était en stationnement place du Général Tholozé ; le chauffeur était à son volant tandis que son aide était allé déposer un colis chez M. Rosmond, pâtissier sur ladite place.

A ce moment, débouchant de la rue Henri-Bocquet, M. Arthur Legrand monté sur un vélo-moteur, se disposait à aller chez son frère, M. Léon Legrand, entrepreneur. Il prenait son virage, quoiqu'ayant sa visibilité cachée par la camionnette, au moment où débouchait de la rue César-Crombez, un gros camion chargé de betteraves et conduit par M. Biget, au service de l'entreprise de transports Tintignies à **Orchies**, qui se disposait à gravir la côte qui donne accès au pont de l'Escaut. M. A Legrand perdit-il son sang-froid ou voulut-il continuer son virage ? Il alla se jeter sur le camion et fut projeté en avant. Celui-ci, quoique le chauffeur ait freiné, continua sa course et la roue avant gauche lui passa sur la poitrine, défonçant la cage thoracique et provoquant l'éclatement du foie. MM. L Dupont et Dessery, témoins de l'accident, se précipitèrent sur le malheureux qui avait cessé de vivre. Son corps fut transporté chez M. Turotte, cafetier, et les gendarmes, appelés d'urgence, vinrent faire les constatations d'usage en vue d'établir les responsabilités.

Collision entre auto et tombereau à Masny

M. Lefebvre, cultivateur à **Masny**, lieudit « le Blanc Cul », empruntait la route nationale, se rendant à **Aniche** avec un tombereau chargé de feuilles de betteraves. Le jour étant venu, il n'avait pas jugé utile d'allumer ses lanternes. Il avait à peine fait 200 mètres, quand il fut croisé par une auto venan de la direction d'Aniche et conduite par M. Lengrand, maire de **Sebourg**. Celui-ci avait mis ses phares en veilleuse. A ce moment venait derrière le tombereau de M. Lefebvre et roulant assez vite, une auto conduite par M. Broux, cordonnier demeurant à **Marchiennes**, qui avait aussi ses phares en veilleuse. Il n'aperçut pas le tombereau de M. Lefebvre et vint se jeter sur la roue gauche du véhicule. Par suite du choc, le tombereau fit demi-tour se plaçant sur le trottoir, le cheval en direction de Douai. M. Lefebvre qui était assis sur le cheval, fut projeté en l'air et se retrouva dans les champs, après une pirouette de dix mètres. Il se plaint de vives douleurs dans les cuisses. Le conducteur de l'auto, M. Broux, s'en tira indemne, sa femme qui se trouvait à ses côtés eut des ecchymoses aux genoux. M. Broux prétend qu'il faisait noir et ébloui par les phares venant en sens inverse, il n'a pas vu le tombereau. Après le choc, il s'est arrêté à 25 mètres du lieu de l'accident. Sa voiture est assez endommagée, le phare droit est arraché, l'aile droite pliée, une partie du capot arrachée, l'essieu et la barre d'accouplement pliés. Le tombereau est hors d'usage.

Trois blessés, dont un Lensois, gravement atteint dans une terrible collision d'autos près de Saint-Pol-sur-Ternoise

A 19 h. 30, sur la route Nationale de *Saint-Pol-sur-Ternoise*, au lieu dit le Pont de Neulette, deux autos sont entrées en collision. L'une de celles-ci était conduite par M. Cateau, entrepreneur à *Lens*, qui revenait de rechercher deux de ses ouvriers occupés à *Campagne-les-Hesdin*, l'autre auto venant de la direction de Saint-Pol, était conduite par M. Jean-Baptiste Desprez, voyageur de commerce à Rouen.

M. Despret prétend avoir été ébloui par les phares de l'auto de M. Cateau. Le choc fut formidable, les deux autos roulant à grande allure. L'un des ouvriers de M. Cateau, M. Dejoncke, fut grièvement blessé et transporté d'urgence à la clinique de Campagne-les-Hesdin, sur l'ordre du docteur Herbay, d'Auchy-les-Hesdin. On craint une fracture du bassin.

Deux autres occupants des autos se plaignent de douleurs sur différentes parties du corps.

Des deux autos, il ne reste qu'un enchevêtrement de ferrailles tordues. La gendarmerie d'Auchy-les-Hesdin procède à une enquête pour établir les responsabilités.

UNE AUTO VOLÉE A LILLE A ÉTÉ RETROUVÉE A LENS

Hier vers 7 h. 30 du matin, la police municipale de *Lens*, était avisée qu'une auto avait été trouvée abandonnée rue Duquesnoy. Le véhicule était dépourvu de plaque d'identité.

Cette voiture a été reconnue comme appartenant à M. François Vandewinkèle, 36 ans, industriel à *La Madeleine-lez-Lille*, rue du Docteur-Legay, 29. Celui-ci s'est présenté à 11 h. au commissariat de police et a déclaré que son véhicule lui avait été volé dans le courant de la nuit précédente, rue du Molinel à *Lille*.

Il constata sur son auto, la disparition d'un klacson, d'une roue de secours et d'une courroie de ventilateur. L'enquête est ouverte pour rechercher les auteurs de ce vol.

FEUILLETON DU 28 NOVEMBRE. — N. 9

LE SECRET DE KOU-KOU-NOOR

par DELLY

Martold frémit, en essayant de soutenir le regard de son interlocuteur, et réussit à répondre d'un ton suffisamment ferme :

— Une histoire de bandits ?... une de ces macabres mises en scène chinoises ?... Oh ! je ne crois pas qu'il y ait attaché d'importance !... Pour ma part, je me serais peu soucié d'en accorder à ces misérables essais de terrorisation.

— Vous auriez eu tort, comte Martold.

Cette fois, l'Autrichien dut baisser les yeux sous l'impérieuse menace contenue dans les prunelles sombres.

Et son regard, alors, rencontra la bague du comte Mancelli. Sur la pierre couleur de feu, il vit distinctement l'étoile qui y était gravée... Et comme, à ce moment, le soleil la frappait, une fulgurante lueur s'en échappa — une lueur de pourpre ardente qui éblouit et terrifia un instant Martold.

Son visage blêmit, un frisson parcourut son corps... Par un violent effort de volonté, il se ressaisit aussitôt et, de nouveau, regarda don Luigi.

Mais celui-ci se tournait vers Adda et prenait congé d'elle avec cette courtoisie passablement altière qui lui était habituelle. Puis, avec un froid salut à Martold, il s'éloigna, rejoignant Lewis Homson et M. de Lambelle qui passaient dans une allée voisine.

L'Autrichien le suivit des yeux... Puis, regardant sa fille, dont le teint clair restait empourpré, il dit avec une irritation qu'il ne put maîtriser :

— As-tu envie de faire concurrence à Mme Fontaguès, en flirtant avec cet étranger ?

Adda eut un mouvement de colère.

— Je ne flirte pas ! Nous causions simplement... Et il est si intéressant, si bien au courant de tout !

— C'est possible. Mais je ne veux pas de ces conversations avec lui... Entends-tu, Adda ? Car j'ai appris tout à l'heure que ce jeune homme est un fort dangereux personnage, moralement parlant. Or, je ne veux pas qu'il risque de compromettre ma fille, si peu que ce soit.

Adda riposta :

— Qui donc vous a dit cela ?

— Quelqu'un que je ne puis te nommer, car il m'a demandé le secret.

— Probablement parce qu'il vous racontait une calomnie. Et vous l'avez cru avec d'autant plus de facilité qu'il y a certainement quelque chose entre le comte Mancelli et vous. Tous ceux qui étaient là, au moment de notre rencontre, ont remarqué aussitôt que vous ne vous tendiez pas la main.

Martold avait préparé sa réponse sur ce point, qui devait évidemment intriguer sa fille et les autres. Aussi répliqua-t-il, sans hésiter :

— Je n'ai pas à cacher qu'autrefois j'ai connu assez intimement son père, et qu'à la suite de graves dissentiments entre nous, il me voua une haine qu'il paraît avoir transmise à son fils... Car moi, j'aurais tout oublié. Mais l'attitude de ce jeune homme a arrêté net le geste que j'étais prêt à faire. Voici donc encore, ma chère enfant, un autre et important motif t'obligeant de le tenir à l'écart... Et je suis trop assuré de ta raison et de ton cœur pour douter un seul instant que tu comprennes combien serait peu convenable, et injurieuse pour ton père, toute autre manière d'agir.

La rougeur s'effaça des joues d'Adda, et Martold vit trembler les lèvres d'un rose pâli... Sans mot dire, elle se mit à marcher dans l'allée, où son père la suivit.

Ils passèrent non loin du groupe formé par le comte Mancelli, M. de Lambelle et Lewis Homson. Celui-ci, pâle, les yeux baissés, le visage frissonnant, avait la mine d'un homme qui vient de recevoir quelque dure semonce ou quelque grave menace — les deux peut-être.

Pendant le trajet en automobile de Versailles à Paris, Martold et sa fille n'échangèrent pas une parole. Adda boudait — habitude d'enfant gâtée qui n'étonnait pas son père. Mais celui-ci discernait une souffrance mêlée à sa colère... Aussi, un peu plus tard, quand il eut fait à la comtesse Augusta le récit de cet après-midi, s'écria-t-il avec une résolution irritée :

— Nous allons être obligés de l'éloigner, car je vois le jeu odieux de ce Mancelli ! Après m'avoir pris mon fils, c'est ma fille qu'il veut maintenant... Et cela, sans en avoir l'air, le misérable, car c'est elle, la pauvre petite, qui fait les avances !... Mais s'il croit que je vais lui laisser le champ libre !... Ma mère, il faut qu'Adda quitte Paris le plus tôt possible.

La vieille dame secoua la tête.

— C'est très facile à dire... mais quelle raison lui donnerons-nous ? Elle ne se laisse pas mener comme cela, ta fille, mon cher ami, car nous l'avons tant gâtée, à cause de sa santé...Voyons, que pourrions-nous imaginer ?

— Les Falsten vont passer deux mois en Suède. Je demanderai à Erik de l'inviter à les accompagner.

— Elle ne le voudra peut-être pas.

— J'espère que si, car elle aime beaucoup sa cousine Ebba... Et cet arrangement aurait en outre l'avantage de la mettre en fréquents rapports avec Gustave, qui serait pour elle un excellent parti.

— Faisons en tout cas notre possible pour l'y décider. Mais crois-tu vraiment, Ludwig, qu'elle se laisserait ainsi tourner la tête par le comte Mancelli ?

— Si vous le connaissiez, ma mère, et si vous les aviez vus ensemble, lui et elle, vous ne garderiez pas de doute. Cet homme est dangereux entre tous — et pour nous surtout, qui sommes ses ennemis. Je ne me fais pas d'illusions, c'est la guerre déclarée, maintenant, et avec quel défi de sa part !

L'Austro-Allemand serra les poings, avec un regard chargé de haine.

— ...Mais ce défi, je l'accepte !... Son étoile rouge, je la réduirai à l'impuissance !... Oui, maintenant, je sais à qui j'ai affaire ! Il est le chef, ou l'un des chefs de quelque association secrète. C'est lui qu'il faut atteindre, lui qu'il faut frapper !

Après un instant de silence, il ajouta :

— Toutefois, je veux avant d'engager la lutte mettre ma fille à l'abri. Là-bas, chez les Falsten, elle sera très bien, très en sécurité. Erik et Gustave veilleront sur elle — ce dernier avec d'autant plus de zèle qu'il en est très amoureux, m'a dit son père.

— Oui, c'est la meilleure solution... Et, naturellement, Rosa l'accompagnera ?

— Naturellement ! Elle aussi est beaucoup très près de lui, ici... Cet homme-là doit disposer de quantité de complicités !... Je suis bien certain que Valtonyi et les autres auraient pu me dire à son sujet des choses intéressantes. Mais autant demander à un mur de parler... Il n'y a que le petit Homson en qui j'espère. En m'y prenant habilement, j'arriverai bien à tirer de lui tout ce qu'il sait.

— Prends garde, Ludwig !... j'ai peur pour toi, si cet homme est tel que tu le dis...

Martold, le visage sombre, se leva et fit quelques pas dans la pièce. Puis il revint à sa mère qui le considérait avec anxiété.

— Je dois aller jusqu'au bout, car il s'agit maintenant de me défendre. Cet homme, je l'ai bien compris, me hait et cherchera à venger ses parents. C'est la lutte à mort entre nous... une lutte malheureusement inégale, car il doit connaître de moi bien des choses, par son tuteur Li-Wang-Tsang, tandis que tout reste encore mystère, autour de lui... Oui, tout... Et il y a en lui une énigmatique puissance... Je ne sais quoi d'étrange.... d'impressionnant...

Le comte hocha la tête, resta un instant silencieux... puis dit brusquement :

— Bonsoir, ma mère. Je vais dîner au cercle, car j'ai besoin de me distraire.

Avant de gagner sa chambre, il passa dans son cabinet de travail, pour jeter un coup d'œil sur les journaux du soir...

En étendant la main pour prendre l'un d'eux, il jeta une exclamation et recula machinalement... Sur le papier était piquée une épingle d'or à tête de corail formant étoile.

Pendant un moment, il resta immobile, stupéfait, tremblant de colère et d'une secrète terreur... Ici encore... ici, ses ennemis le poursuivaient, venaient lui dire en quelque sorte :

— Quand nous voudrons !... Tu es entre nos mains !

Mais ils avaient donc un complice dans cette demeure ?... Parmi les domestiques, sans doute ? Qui donc ?

Et, comme autrefois le baron de Falsten, Martold cherchait lequel de ses serviteurs il pouvait raisonnablement soupçonner.

Était-ce Samuel, son valet de chambre, un Galicien qui le servait depuis une vingtaine d'années ?... Était-ce Anton, le jeune valet de pied ?... ou ce gros lourdaud de Klaus ?... Comment le savoir ?

.. ..

Pendant ce temps, Adda, rentrée dans son appartement, se laissait tomber sur un siège, sans souci de froisser l'élégante robe de linon.

Rosa, qui brodait dans l'embrasure d'une fenêtre, jeta un coup d'œil vers le joli visage, vers les yeux qui se remplissaient de larmes,

(A suivre).